HAL
open science

L'hybridation performative. Ou : La fin du mythe de la perfection

Bernard Andrieu

▶ To cite this version:

Bernard Andrieu. L'hybridation performative. Ou : La fin du mythe de la perfection. Alliage : Culture - Science - Technique, 2010, 67, pp.95-103. hal-00563277

HAL Id: hal-00563277
https://hal.science/hal-00563277v1

Submitted on 4 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Andrieu Bernard
Pr. Epistémologie du corps et des pratiques corporelles
Faculté du sport de Nancy Université
ACCORPS/UHP & LHPS UMR 7117 CNRS & GDR 2322 CNRS
bandrieu59@orange.fr

Titre

L'hybridation performative.
Ou : La fin du mythe de la perfection

Abstract: The dream of bodily perfection is not just a post-human utopia. Hybridation offers a new conceptualization of disability thanks to new techniques for the perfectibility of the body like bionic neurobiotechnology. This receonceptualization around hybridity would extend the analyses already offered by gender studies and the notion of the cyborg.

De la perfection corporelle au performatif : enjeux de l'hybridation

La perfection corporelle, rappelle Sander L. Gilman[1], est au principe du désir d'amélioration de la beauté et de la santé. Refusant l'état naturel du corps, l'amélioration utilise des techniques de perfectionnement afin de faire correspondre l'état de la matière à l'image du corps désirée. La photogénie, analyse Raquel Fonséqua[2], sert de miroir pour modéliser sa propre beauté : la recherche indéfinie de la perfection corporelle fait accroire au sujet qu'une mise en forme de la matière corporelle dépend du progrès des techniques. Profiter de ces progrès en les incorporant modifie la notion de limite de l'image du corps : chacun voudrait s'auto-santer en contrôlant la production de son apparence corporelle. Qui, alors, va fixer cette limite de la norme corporelle ? La temporalité indéfinie des découvertes scientifiques et de leurs applications technologiques fait reculer les limites du perfectionnement du vivant en lui imposant des productions sur-naturelles ou en actualisant en lui des mécanismes jusque là inconnus au regard de l'état de notre science. Ce mouvement linéaire, dont Dominique Janicaud[3] indiquait la logique indéfinie du dépassement, pourrait faire croire à un achèvement eschatologique d'une fin du progrès, comme dans les utopies de la plénitude scientifique dont l'envers totalitaire fut *Le meilleur des mondes.* Ce processus pose évidemment des problèmes moraux, qui induisent la nécessité de poser des distinctions à respecter : ainsi Sylviane Agacinski[4] reconnaît l'utilité de certains progrès de la procréation médicalement assistée, mais refuse d'asservir le corps de la femme à la gestation pour autrui, ce qui engendrerait une forme nouvelle d'esclavage. Les droits et devoirs associés à la disposition du corps d'autrui viendraient ici limiter par la loi et la morale la perfectibilité indéfinie du progrès.

Dans cette conception d'une quête de la perfection[5], l'âge de la peur[6] domine les débats sur la culture[7] et se fait le héraut d'une dénonciation du transhumanisme, des

[1] Sander L. Gilman, 1999, *Making the body beautiful. A cultural history of aesthetic surgery*, Princenton University Press
[2] Raquel Fonséqua, 2009, *Photogénie, Portrait et Chirurgie esthétique*, Thèse Esthétiques, Sciences & technologies des arts, Université Paris 8, sous la direction de François Soulages
[3] Dominique Janicaud, *L'homme va t-il dépasser l'humain ?,* Paris, Fayard, 2002.
[4] Sylviane Agacinski, *Corps en miettes*, Paris, Flammarion, 2009.
[5] Dominque Lecourt, *Contre la peur*, Paris, PUF Quadridge, 1999.
[6] Dominique Lecourt, *L'âge de la peur : Science, éthique et société*, Paris, Bayard Centurion, 2009.

nanotechnologies, des implants et hybrides, comme le montre D. Lecourt. Aujourd'hui, cette critique s'accorde assez bien en Europe, avec la critique du biopouvoir par des philosophes postfoucaldiens au nom de la manipulation Michaela Marzano[8] (Italie), de l'eugénisme libéral Jurgen Habermas[9] (Allemagne), de la catastrophe jusqu'au catastrophisme Jean Pierre Dupuy[10] et du chaos technologique Paul Virilio[11] (France), du *Dominium mundi* de Pierre Legendre[12] mais aussi au Canada avec la société post-mortelle de Roxanne Mykitiuk, Celine Lafontaine et Antoinette Robitaille[13], ou le britannique Nikolas Rose[14]. Il est vrai que l'inégalité dans l'accès à la connaissance de ces nouvelles technologies de télésurveillance, d'auto-santé et de bio-contrôle doit être décrite à travers la rencontre entre les imaginaires sociaux et les représentations individuelles. Mais en dénonçant la seule mécanisation de l'homme, l'idéologie dominante ne conçoit pas la technique autrement que comme une interaction négative et restrictive de la nouvelle identité. Elle endosse la thèse heideggérienne de l'arraisonnement de la nature par la technique ; elle trouve prolonge la notion de parc humain de Peter Stoterdijk : « une future anthropotechnologie atteindra-t-elle le stade d'une planification explicite des caractéristiques ? »[15]

Or il est possible de comprendre les pratiques corporelles actuelles selon une autre logique : bien loin de partir en quête de perfection ou de perfectionnement par le progrès technique, les usages contemporains recourent à performativité du corps à travers son hybridation.

De la perfectibilité à la performativité du vivant

La perfectibilité depuis Rousseau suppose une incorporation à l'environnement par l'interaction avec la culture d'appartenance du corps vivant. La perfectibilité suppose une adaptabilité d'une potentialité implicite dont l'actualisation sera possible selon le nouveau contexte adaptatif. L'état de nature n'est qu'une stase provisoire ou une origine perdue dont la modification sera proportionnelle d'une part aux capacités endogènes du vivant et d'autre part aux sollicitations interactives de l'environnement. La perfectibilité serait la libération de l'état de nature pour développer des aptitudes et capacités par la culture. Avec le darwinisme la perfectibilité serait devenue une adaptation naturalisante aux conditions du milieu. La perfectibilité suppose une évolution d'un développement possible du corps vivant dans sa réponse adaptative au milieu comme l'adaptation évolutionniste

Considérons l'intervention biomédicale sur le vivant au vingtième siècle, notamment la vaccination. Cette pratique implique une incorporation d'un produit (technoscientifique) étranger pour solliciter une réaction prévisible et calculée du système immunitaire, qu'il ne réaliserait pas par lui-même. La culture peut ainsi modifier la réalisation dans le vivant de ces

---

[7] Marc Crépon, *La culture de la peur : démocratie, identité, sécurité*, Paris, Galilée, 2008.
[8] Michaela Marzano, *Visages de la peur*, Paris, PUF., 2009.
[9] Jurgen Habermas, *L'avenir de la nature humaine : vers un eugénisme libéral ?,* Paris, Gallimard, 2002.
[10] Jean Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Point Seuil, 2004.
[11] Paul Virilio, *L'accident originel*, Paris, Galilée, 2005.
[12] Pierre Legendre, *Dominium Mundi : L'Empire du Management*, Paris, ed Mille et une nuits, 2007.
[13] Céline Lafontaine, *La Société post-mortelle*, Paris, Seuil. Antoinette Robitaille, 2008
[14] Nikolas Rose, *The Politics of Life Itself. Biomedecine, Power and Subjectivity in the Twenty-First-century*, Princeton University Press, 2007.
[15] Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain. Une lettre en réponse à la Lettre sur l'Humanisme de Heidegger*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Éditions Mille et Une nuits, « La petite collection », 2000, 64 p. Ici p. 43.

capacités en l'orientant vers telle ou telle action immunitaire, neurofonctionnelle ou hormonale. La médication utilise cette perfectibilité du vivant pour lui faire produire des réponses. La vie elle-même devient un facteur de perfectionnement dénonçant par là même ce qui serait une perfection sélective et adaptative de la seule nature. La technique n'arraisonne plus seulement la nature, elle détourne[16], le perfectionnement de la sélection naturelle pour l'orienter vers un méliorisme humain.

La différence entre le *life-it-self* et le *draft it-self*[17] serait la preuve de cette rupture avec la sélection naturelle au profit d'une sélection humaine du vivant. Le corps serait un avatar social et devient potentiellement même un handicap au sein d'une ontologie différentielle qui détruirait toute norme universelle de référence à la perfection naturelle. Le processus biologique lui-même devient un enjeu de perfectibilité, et non plus seulement d'imitation comme chez Vaucanson et d'autres créateurs d'automates qui cherchaient 'seulement' à reproduire les êtres vivants en mécanique. Les possibilités offertes par la technoscience moderne libèrent la volonté de changer la vie à défaut de pouvoir accepter notre inefficacité à changer le monde.

Nous pouvons alors parler du façonnement ou perfectionnement du corps en termes du performatif, en gardant devant nous le fait que le performatif n'est pas de la même logique que la performance. Faire performer le vivant de ce qu'il contient comme potentialité utilise la même méthodologie que le genre et le *queer* pour le dépassement des normes sociales: sortir de la représentation d'un corps machine pour faire produire au vivant des formes et des fonctions inédites et inconnues. La performance cherche à surproduire le vivant à la limite du vivable en le reproduisant *in vitro* et en créant des espèces et des êtres qui n'existent pas dans la nature. La performance épuise le vivant en le dénaturalisant entièrement au sens où sa mise en culture produit des êtres artificiels comme les organismes génétiquement modifiés ou les clones,

Le performatif et la performance biologique supposent tout deux qu'il n'y a pas d'essence du vivant définitive, mais pour le performatif le refus de l'essentialisme repose sur une recalibration plastique du vivant au sens du conatus, le vivant persévérant dans son être à travers la biologie du développement comme dans la découverte des cellules souches. Le performatif utilise la perfectibilité comme conatus biologique : les modes actifs du vivant ne sont que quelques modes connus de ses attributs fondamentaux, la matière et l'énergie.

Perfectionner le corps implique une performativité bionique qui vient modifier le concept de handicap en définissant une transbioculturalité. Cet ex-utéro[18] du vivant produit moins des corps sans organes que des organes sans corps[19] ; chaque organe peut être utilisé en dehors de son corps d'origine et réimplanté dans un autre corps au risque immunitaire couru pour reconstituer l'identité personnelle.

Un risque de médicalisation généralisée ?

---

[16] Capucci Pier Luigi (éd.), *Il corpo tecnologico. L'influenza delle tecnologie sul corpo e sulle sue facoltà*, Bologna, Baskerville, « Strumenti » 9, 1994, 168p. Caronia Antonia, *Il corpo virtuale. Dal corpo robotizzato al corpo disseminato nelle reti*, Padova, Franco Muzzio Editore, « Muzzio Biblioteca », 1996, 204p. Macri Teresa, *Il corpo postorganico. Sconfinamenti della performance*, Genova, Costa & Nolan, « I turbamenti dell'arte », 1996, 157p. Marchesini Roberto, *Post-human. Verso nuovi modelli di esistenza*, Torino, Bollati Boringhieri, « Saggi Scienze », 2002, 577 p.

[17] Nikolas Rose, *The Politics of Life Itself. Biomedecine, Power and Subjectivity in the Twenty-First-century*, Princeton University Press, 2007.

[18] Peggy Sastre, *Ex-Utero. Pour en finir avec le féminisme*, Ed La Musardine, L'Attrape corps, 2009.

[19] Slavoj Zizek, *Organes sans corps : Deleuze et Conséquences*, Trad Christophe Jaquet, Paris, ed Amsterdam, 2008.

Si tout est réparable, chaque partie du corps devient modifiable. Au contraire, en rester à un organe naturel condamnerait le sujet à son entropie. Tout serait handicap par une généralisation extensive de la recherche de la défaillance : par un autodiagnostic permanent chacun voudrait *s'auto-santer* indéfiniment par l'incorporation de nouvelles prothèses. Ne peut-il y avoir une éthique du soi performatif dans l'auto-santé comme *self-body* ? C'est ainsi que nous pouvons parler du biopouvoir qu'opère le savoir médical (et plus généralement le savoir technoscientifique) sur les corps et les populations en produisant des normes de performance. Les malaises existentiels, les limitations (biologiques et psychologiques) de même que les étapes de la vie se voient tour à tour médicalisés. Notons qu'il s'agit ici d'améliorer l'état de santé à l'échelle individuelle et non sociétale. C'est-à-dire que des individus isolés, pris uns à uns, seront en meilleure santé grâce, dit-on, « à la distribution massive de dispositifs technologiques »[20].

Se performer n'est pas tant un refus de la mort qu'une actualisation du vivant, son environnementalisation par l'interaction des techniques avec lui. Pourquoi le corps devrait-il seulement subir son environnement, maladie ou pollution sans faire reculer les limites de la mort en reproduisant les mécanismes du vivant ? La performativité des corps vise moins une société post-mortelle qu'une communauté trans-vivante qui utilisent les technobiologies pour actualiser des potentialités jusque là inédites du vivant. Les « régénérés »[21], plutôt que les dégénérés, se séparent bien de la mort prévisible en favorisant la réorganisation du vivant. De même le vaccin et l'hygiène ont fait reculer l'âge de la mort, de même l'hybridation fait avancer l'âge de la vie. Modifier son corps[22] est devenu un bréviaire désormais classique du piercing jusqu'aux implants.

Cette nouvelle socialisation, constituée à la fois de télésurveillance, des environnements « intelligents » au « service » des personnes à mobilité réduite, ou des personnes souffrant de maladies chroniques, des personnes âgées, des corps implantés et prothésés modifie non seulement les pratiques de santé, les pratiques corporelles de protection, de prévention et l'acceptabilité aux soins de ces populations ; mais aussi les représentations du corps en devenir et des besoins de qualifications de professionnels pour des pratiques éthiques.

Une déshumanisation de l'homme proviendrait soit de sa dénaturalisation complète par une totale dépendance biotechnologique de ses fonctions physiologiques et motrices (comme dans les prothèses, implants et autres aides à la navigation recul de la mort, respiration artificielle), soit de sa naturalisation intégrale par une réduction neurophysiologique, pharmacologique ou génétique (contamination OGM, Clonage humain, neurobiologie du comportement). Entre ces deux extrêmes, la performativité ouvre une troisième voie. Car il s'agit bien d'éviter le risque d'une société totalitaire : aujourd'hui, le nanomonde[23] peut présenter un tel risque – sans d'ailleurs qu'un vrai débat n'éclaire les citoyens sur le changement de paradigme actuel – mais le gouvernement des corps peut aussi se généraliser notamment sur les populations les plus vulnérables, facilement identifiables.

---

[20] Michèle Robitaille, Le cyborg contemporain. Quand les technosciences visent le remodelage du corps humain *Revue interrogations*, (2008), n°7, p. 46-57.

[21] Catherine Malabou, « Les régénérés : cellules souches, thérapie génique, clonage », *Critique,* (2006) n°709-710, p. 529-540.

[22] Marie-Christine Colinon, *Tatouages, Piercings.. Modifier son corps, pourquoi* ?, Paris, Ed La Martinière, 2009.

[23] Pièces et main d'œuvre, *RIFD : la police totale. Puces intelligente et mouchardage électronique*, Ed de l'Echappée, coll. Négatif, 2008. *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies. Un projet de société totalitaire*, Ed de l'Echappée, coll. Négatif, 2008. *Le Téléphone portable, gadget de destruction massive*, Ed de l'Echappée, coll. Négatif, 2008.

Une amélioration par l'hybridation biotechnologique

Mais l'amélioration du corps ne vise pas à combler tout manquement biologique par une robotisation fonctionnelle de ses parties. En effet l'hybridation est une technique qui utilise les matériaux biologiques du corps pour compléter les déficits fonctionnels par des apports technologiques.

L'hybridation[24] suppose en effet de reconsidérer nos idées sur la nature humaine qui met en exergue le point de rupture entre deux idéologies antagonistes se situant au niveau de la relation corps/nature et corps/culture pour redessiner une professionnalisation éthique européenne des métiers à l'articulation des champs sanitaire, du social et formatif éthique. Le corps biologique reçu ne suffit plus tant dans les représentations que dans les découvertes scientifiques fondamentales qui viennent aujourd'hui définitivement dépasser le paradigme mécaniste, idéologiquement instrumentalisé par les humanistes dans ce qui serait la virtualisation du monde, l'informatisation des fonctions biologiques, et la cyborgisation des interactions homme-machine.

Le cyborg sans l'interaction hybridologique sert encore à l'argument de la mécanisation du vivant et de la déshumanisation. Le corps biologique est réparé, disséqué et implanté. Les hybrides existent, ils sont parmi, avec et en nous avec nos *pace makers*, nos greffes, nos prothèses de hanches, nos implants cochléaires nos lunettes, nos fauteuils roulants... Les professionnels y sont formés et les fondements éthiques de leur pratique sont liés à la bioéthique : la bienfaisance, la non malfaisance, le bien commun, la justice sociale et la responsabilisation dans le respect de la dignité humaine. Loin de remplacer l'homme dans un post-humanisme[25] désincarnant le sujet, la *subjectivaction* hybride induit des modifications écologiques de son milieu. Comme l'indique Judith Nicogossian dans sa thèse le contexte de l'hybridation bionique définit de nouvelles implications sociales et politiques :

> « Des thèses du biopouvoir illustreront celles de la bio-augmentation, et seront discutées pour aborder l'archéologie de l'ambiguïté des liens entre le gouvernement de la vie véhiculant la reconstruction normative du corps humain et l'augmentation qui soulève des hypothèses quant au gouvernement de soi par le développement d'une anthropologie « capacitaire » et fonctionnelle, l'herméneutique de la rééducation (les pratiques rééducatives du corps bionique sont lourdes) ; quant à la construction bio-socio-subjective de l'individu social, ces pratiques de bio-augmentation impactent dans les modifications biologiques propres du corps humain et dans sa redéfinition socioculturelle, basée généralement sur des points de rupture épistémologique (de l'*homo sapiens sapiens* au *posthumain*). Le caractère réciproque de performativité dans les pratiques de reconstruction normatives du corps, et celles de son aptitude fonctionnelle en devenir (dites « d'augmentation »), met en exergue le point de rupture entre ces deux idéologies antagonistes comme se situant au niveau de la relation corps/nature et corps/technologie. L'incorporation de l'outil technologique au sein du vivant est-elle une forme du droit à la santé, une expression du progrès et de l'inventivité scientifique ? Où est-elle une critique répétée du biopouvoir dans la modification de la nature même du corps humain, souvent à des fins militaires politiques et commerciales ? Ou encore l'hypothèse d'un fantasme d'éternité, incarné dans l'externalisation du corps humain et de son prolongement avec la machine ? »[26].

La co-construction du monde et de la technique dans la constitution d'un corps les hybridant : là où le métissage et le mélangisme modifient le corps social, l'hybridation intègre la modification technique dans le geste quotidien des professionnels. La technique n'est plus

---

[24] Bernard Andrieu, *Devenir hybride,* Presses Universitaires de Nancy, 2008, Préface Stélarc.

[25] Antoine Robitaille, *Le nouvel homme nouveau. Voyages dans les utopies de la post-humanité*, Paris, Boréal, 2008.

[26] Judith Nicogossian, « Du corps reconstruit à l'augmentation du corps » *Entre chirurgie plastique et cybernétique*, Argument pour le colloque du 2-3 avril 2009 à la faculté du sport de Nancy Université sur *Quelle anthropologie bionique ?*

l'adversaire aliénant et déshumanisant ; elle oblige le soignant ou le travailleur social à devenir un autre en adaptant ses règles et en aménageant ses fonctions aux limites toujours dépassées de la biocorporéité de l'autre.

Même si l'hybridation utilise des cellules souches pour reprogrammer le corps dans la spécialisation des cellules, la plasticité du corps implique une structure incertaine et déterminable durant un certain temps selon le degré de plasticité. Cette réversibilité naturelle dépend de l'interaction contextuelle : le milieu écologique et la culture corporelle incorporent des informations susceptibles de détruire ou détourner les capacités endogènes. Pour devenir autre, l'hybridité physiologique doit faire corps avec le programme biologique, la temporalité et les possibilités d'actualisation du vivant. Passé la période de plasticité l'hybridation par le milieu et la culture des neurones, cellules et gènes ne pourra se réaliser qu'en respectant les temporalités.

Cette auto-protection de l'organisme des interactions produites par son corps implique le système immunitaire : cette différence entre soi et non soi, qui protège l'organisme des corps étrangers se redouble entre le soi potentiel et le soi actuel. Lors de l'hybridation physiologique, comme celle de la greffe, le soi actuel doit faire appel à ses ressources plastiques pour actualiser de nouvelles configurations. Ainsi les cellules souches se spécialisent en s'hybridant au contexte fonctionnel de leur implantation. La plasticité du corps implique une recalibration et une résilience comme le résultat de l'hybridation par l'incorporation des informations environnementales.

Conclusion

Faut-il aller jusqu'à la thèse de l'auto-transformisme, avancée par Judith Nicogossian, en démontrant combien la perfectibilité épigénétique acquise par l'incorporation des techniques peut devenir une condition ontogénétique pour tout individu au XXI siècle ?

Si le sujet peut être tenté de disposer absolument de son corps sans qu'aucune limite autre que technologique ne lui interdise, il reste que l'acceptabilité sociale rend difficilement intégrable des corps hybridés car ils viennent remettre en cause la dichotomie traditionnelle entre nature et culture.

La perfection corporelle reste un mythe technologique, mais, même à ce titre, elle entretient le souci d'un perfectionnement indéfini du corps. Avec la performativité, l'hybridation marque la quête d'un juste équilibre entre technique et nature, soi et non-soi, environnement et soi.